



Joumana Haddad

J'ai tué Schéhérazade pour que survive une autre femme

Parler sans détour de sexualité, notamment du corps de la femme sous toutes ses formes et dans tous ses états, n'est pas nouveau pour la poétesse Joumana Haddad. Fondatrice du magazine *Jasad* («le corps», en arabe), premier magazine arabe spécialisé dans les arts du corps, les sciences et la littérature, ainsi que responsable des pages culturelles du quotidien *an-Nahar*, elle revient cette année sur le devant de la scène pour voler la vedette avec un ouvrage au titre explicite: «J'ai tué Schéhérazade». Il s'agit d'une belle illustration du nouveau féminisme arabe dépourvu de tout tabou et de toute censure. Une critique acérée des religions, des préjugés, de la mentalité grégaire, et un magnifique plaidoyer pour la liberté de pensée et d'expression, une belle défense de l'individu.

J'ai tué Schéhérazade

CONFESSIONS D'UNE FEMME ARABE EN COLÈRE

traduit de l'anglais par Anne-Laure Tissut

Préface d'Etel Adnan



Sindbad

J'attends impatiemment le moment où la femme arabe, de quelque religion soit-elle, s'indignera des humiliations insupportables qu'on lui impose

sans exception», insiste-t-elle, précisant que le christianisme est aussi condescendant et patriarcal à l'égard de la femme que l'islam, bien que de façon différente et moins «visible». C'est vers les dernières pages de l'ouvrage que l'écrivain décide d'expliquer les multiples raisons pour lesquelles elle a choisi de mettre terme à la vie de Schéhérazade. «Je l'ai tuée pour que survive une autre femme, une femme qui n'est pas quand il le faut, et oui quand elle en est convaincue: une femme qui ne courbe pas l'échine; une femme qui n'a pas besoin, pour "réussir dans la vie", de satisfaire l'homme avec une belle histoire, un bon plat, une paire de seins siliconés, une partie de jambes en l'air. Une femme qui a tout simplement besoin de se satisfaire elle-même et ses propres rêves avant tout et surtout.»

Un nouveau livre de poésie en arabe prévu pour mars prochain, un conte pour enfants écrit en italien prévu pour juin et la traduction de *J'ai tué Schéhérazade* en arabe pour octobre. Les lecteurs arabophones sont, entre autres, les projets futurs de Joumana Haddad qui s'attend à une année surchargée de voyages et de présentations à l'étranger, «vu que le livre paraît successivement dans 10 pays», dit-elle. Elle achève en disant: «J'attends impatiemment le moment où la femme arabe, de quelque religion soit-elle, s'indignera des humiliations insupportables qu'on lui impose.»

J'attends impatiemment le moment où la femme arabe, de quelque religion soit-elle, s'indignera des humiliations insupportables qu'on lui impose

«**J**e ferai dans ce livre tout ce qui est en mon pouvoir pour vous décevoir»: c'est par ces termes que Joumana Haddad commence son nouvel ouvrage *J'ai tué Schéhérazade*, en s'adressant aux lecteurs, plus précisément aux occidentaux d'entre eux, avant même de leur expliquer comment elle et ses semblables (les femmes arabes) peuvent être des femmes libres dans un monde arabe pourtant ravagé par le despotisme et l'obscurantisme. Sans tabous ni censure, elle déverse sur papier tout ce qui lui tient à cœur. Elle, connue pour avoir fait couler beaucoup d'encre lors de la publication du trimestriel *Jasad* qui divulgue des images artistiques mettant en valeur les parties génitales féminines et masculines, s'exprime en toute intimité. «Il faut briser les tabous, arrêter l'hypocrisie et la schizophrénie qui règnent dans le monde arabe quand il s'agit de parler du corps», précise-t-elle, signalant qu'il ne s'agit pas uniquement dans le livre de «libérer le corps de la femme, mais de libérer aussi surtout son expression. Souvent la femme arabe n'a pas de voix, et c'est la racine du "mal"».

Joumana raconte avoir été provoquée par une question adressée par une journaliste évoquant la question de la liberté de la femme dans le monde arabe. «Elle m'avait demandé, durant un entretien à propos de ma revue *Jasad*, comment était-ce possible qu'il y ait une femme libérée comme moi dans le monde arabe?» raconte-t-elle. «J'ai trouvé la question déplacée, arrogante et agaçante, et en plus elle prouvait que le cliché de la femme arabe victime et opprimée persistait en Occident. D'un autre côté, j'ai essayé de comprendre l'origine de cette question, et j'ai dû admettre après un effort de réflexion que la femme arabe elle-même acceptait souvent ce cliché et le nourrissait.» D'où ce livre qui se mobilise tout autant contre les préjugés occidentaux que contre la femme arabe molle et abandonnée de son propre gré à son triste destin.

Tout en parcourant les chapitres de ce livre, on constate le ton froid qu'utilise Joumana pour dénoncer la condition de la femme dans les pays arabes. Elle l'explique de la sorte: «Autant m'exaspèrent les clichés étroits de l'Occident sur la femme arabe, autant m'exaspèrent le laisser-aller de la femme arabe et son autocomplaisance dans l'image de la victime, sans généraliser évidemment», lance-t-elle. Le livre est donc un effort d'autocritique, tout comme il est une autodéfense contre les préjugés occidentaux. L'écrivaine insiste sur le fait qu'il ne suffit pas de pointer du doigt l'autre, mais qu'il serait préférable «d'assumer nos propres responsabilités qui sont par ailleurs trop nombreuses».

Quant à la répartition des chapitres, elle est faite suivant des titres plus ou moins provocateurs, comme: Femme arabe écrivant de la poésie érotique/ Femme arabe ne craignant pas de provoquer Allah/ Femme arabe lisant le Marquis de Sade, etc. Joumana explique ce fait par un simple choix de style et de structure qui allaient bien avec les divers arguments qu'elle voulait affronter. «La provocation n'est que le "dégât" collatéral de ma tendance à ne pas ménager les âmes "sensibles" (c'est-à-dire habituées au confort des mensonges) ni à contourner les mots que je voudrais dire. Nous avons assez d'hypocrisie dans le monde arabe. Il faut apprendre à nommer les choses par leurs noms», affirme-t-elle.

Joumana s'attarde par moments sur le sujet du port du voile tout en considérant que c'est son droit de s'exprimer sur ces sujets. «Je ne suis pas par ailleurs une chrétienne qui dénonce les méfaits de l'islam, mais une agnostique qui dénonce dans ce livre les méfaits de toutes les religions monothéistes,